



**You have downloaded a document from
RE-BUS
repository of the University of Silesia in Katowice**

Title: Dépasser le malaise paternel, réinventer le symbolique

Author: Michał Krzykowski

Citation style: Krzykowski Michał. (2017). Dépasser le malaise paternel, réinventer le symbolique. "Romanica Silesiana" (No. 12 (2017), s. 13-22).



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego



MICHAŁ KRZYKAWSKI

Université de Silésie

Dépasser le malaise paternel, réinventer le symbolique

Georges W. Bush et Mohammed Atta. Le responsable de la très malencontreuse, sémantiquement et pratiquement, « guerre contre le terrorisme » et le pilote de l'un des avions qui se sont écrasés contre le World Trade Center. Impliquées dans le conflit qui aura tellement marqué le monde d'après le 11 septembre 2001 et préparé le terrain pour le basculement dans les radicalismes d'aujourd'hui¹, ces deux figures tragiques qu'ont-elles de commun après tout ?

¹ Qu'il me soit permis de le dire vite : L'État islamique (certes, il n'en est pas un, mais le désigner comme Daesh, à l'instar de l'offensive sémantique de la diplomatie française, n'efface pas son existence et ses actions réelles) dont les débuts remontent à l'invasion américaine en Irak, attentats ignobles en France et en Belgique qui ne cessent de nous faire trembler, des masses de réfugiés syriens et autres qui frappent à nos portes car ils fuient devant les mêmes terroristes qui nous font peur nous aussi, droitisation générale de l'Europe (et de l'Amérique qui a désormais le visage de Donald Trump), spectre du nationalisme qui revient avec le durcissement du discours politique et, enfin, islamophobie et bêtise médiatique accouplées qui pourrissent nos vies, enveniment nos cœurs et nos pensées, et qui démolissent nos esprits jusqu'à les dépouiller de toute faculté de jugement critique. Or ce qui terrifie non moins que la facilité avec laquelle la barbarie peut, à tout moment, surprendre nos vies, c'est le refus de comprendre. Le refus de voir mieux et plus juste. Si je l'écris ici, dans la revue dévouée à la littérature, qui n'est pas vraiment une revue engagée, c'est parce qu'il me faut le faire depuis le pays qui refuse de comprendre, de voir mieux et juste, et que je crois qu'il nous est simplement interdit de nous taire. Baignée dans une rhétorique ouvertement antimusulmane, qui encourage des conduites abusives et actes quotidiens d'agression de plus en plus nombreux, la Pologne d'aujourd'hui bascule dans la xénophobie dont les manifestations collectives et individuelles, officielles et privées, sont, il faut le dire, de plus en plus brunes. Au devoir de comprendre qui est le nôtre, à cet effort qu'il faut faire pour répondre à et de la démocratie, le parti au pouvoir, avec frilosité déguisée en fausse vertu, oppose une piètre idée de la communauté bâtie autour d'un totem du national catholique et du catholique national. Or que cette crise politique, qui est avant tout une crise intellectuelle sévissant dans la classe politique non seulement en Pologne mais un peu partout dans le monde occidental, ne soit

Selon Avital Ronell, Bush et Atta, tout comme Osama bin Laden d'ailleurs, sont des *loser sons* aux yeux de leurs pères, qui se vengent de l'échec dans leurs vies privées (RONELL 2013). Aurait-on cru que, derrière les événements tragiques qui jalonnent l'histoire du monde la plus récente, on retrouve de petites histoires de filiation qui sont pourtant décisives pour comprendre ce qui se joue à l'échelle planétaire ? Si le père est de retour, c'est qu'il parle à travers les actes de ses fils.

Il est trop lâche de croire qu'il revient de l'extérieur, depuis l'autre (de la) culture qui vient déranger notre système immunitaire et nos vieilles habitudes. Il est en effet curieux que ceux qui sont prêts à défendre nos lois de façon la plus bête (mais de qui sont au juste ces lois désignées par ce possessif ? À qui se rapporte, pour le dire comme Nietzsche, ces « nous autres 'bons Européens' »² qui sont aujourd'hui à la bouche aussi bien de ceux qui se croient pour l'Europe que les « dissidents » qui se posent contre elle. Qu'est-ce l'Europe ?) vont totalement à l'encontre de leur esprit pour leur préférer un esprit de clan, pour invoquer la loi divine du père qui dit « non » sous prétexte de nous protéger. Défendre (lat. *defensio*), en l'occurrence, c'est repousser ou écarter, se tenir sur la défensive ; c'est avoir accepté qu'il y a un attaquant qui nous assiège. Bref, c'est préparer le terrain pour le combat des patriarches. Il est pourtant à nous, ce père dont nous réclamons le retour afin qu'il veille à nos libertés, tout en oubliant (ou ignorant) que nous les devons à ceux et celles qui avaient eu le courage de lui désobéir. Son retour est celui d'un spectre qui nous hante, nous autres modernes du début du XXI^e siècle. Ce père revenant, ce revenant du père, pour le dire dans le sillage de l'phantologie derridienne (DERRIDA 1993 : 31), ne nous a jamais vraiment quittés. Au père de Hamlet apparaissant devant son fils de le dire : *I am thy father's spirit, / Doomed for a certain term to walk the night*.

Et pourtant, pas de retour du père sans qu'il ne revendique les droits dont il avait été déstitué. Pas de retour du père sans l'ordre du *pater familias*. Pas de pas en avant avec ce pas en arrière. Pas de jour après la nuit qui pèse sur l'aujourd'hui. Pas de retour sans retour. Si ce retour fait problème, c'est parce que la figure du père revient aujourd'hui sous le signe de la *réaction* accompagnant la

nullement éloignée du thème de ce numéro, cela est évident à plus d'un titre. En effet, le récit nostalgique du retour à l'ordre d'avant, accompagnant la montée des radicalismes nationaux et attitudes réactionnaires, ne peut se réclamer, pour être crédible, que des valeurs de nos pères. Plus mythique qu'historique, plus fantasmé que réel, cet ordre *d'avant* ne nous permet pourtant pas de regarder *en avant*, vers l'avenir. C'est que le retour à l'ordre *d'avant* est toujours le retour *en arrière*. Si le retour de la figure du père se produit aujourd'hui sur la scène politique, désormais marquée par le retour du religieux, c'est la littérature qui nous montre le mieux les effets dévastateurs de l'emprise paternel sur nos identités d'hommes et femmes, de fils et filles. Le retour aux valeurs de nos pères, que l'on veuille ou non, c'est le retour des tyrans et des oppresseurs.

² Nietzsche écrit : « Nous autres 'bons Européens', nous aussi nous avons des heures où nous nous permettons un patriotisme courageux, un bond et un retour à de vieilles amours et de vieilles mesquineries [...]. des heures d'effervescence nationale, d'oppression patriotique, des heures où nous sommes inondés de bien d'autres sentiments vieillis » (NIETZSCHE 1971 : 186).

mutation qui est en train de se faire. Certes, la mutation, comme l'écrit Jean-Luc Nancy dans *Que faire ?* « ne signifie ni retour, ni abandon, ni laisser-faire. Cela engage de l'imprévu et de l'imprévisible, cela excède donc les possibles déjà repérés. Cela expose certainement à l'impossible, c'est-à-dire à ce qui défie toute identification, toute reconnaissance, toute assimilation » (NANCY 2016 : 17). Mais n'est-ce pas cet imprévu et cet imprévisible qui ne font *réagir*, n'incitent-ils pas à chercher du prévu et du prévisible à l'aide des vieux points de repère ? Ne pas faire ce qui reste à faire, ne pas agir pour, mais agir contre, dans un mouvement *réactif* et *réactionnaire* à la fois ; plonger dans le pur nihilisme dénoncé déjà par Nietzsche, qui resurgit aujourd'hui à travers les médias sociaux sous forme d'un obscurantisme effrayant. Bernard Stiegler a bien raison de dire que « le devenir technologique de tous les savoirs [...] est venue troubler la faculté critique elle-même comme capacité de distinguer entre connaissance, opinion et dogme » (STIEGLER 2012 : 44). Dans le désarroi qui en résulte, nous n'avons pas encore appris à reconnaître l'enjeu du retour du spectre paternel.

Dire que le père *moderne*, à partir de Freud au moins, est une question politique qui concerne nous tous et toutes, c'est ne rien dire de nouveau. Le père et son nom, son pouvoir et son poids. Le père et ses représentations, ses manques et ses défauts. Le père et nos révoltes, nos attentes et nos rêves. Le père symbolique, le père fantasmé et un père réel, en chair et en os. La présence du père, si irréductible et immense soit-elle, aussi bien pour ceux et celles qui l'ont éprouvée que pour ceux et celles qui n'en ont jamais fait l'expérience. Tout cela est certainement bien connu. Il semble pourtant nécessaire de reconnaître les modalités qui conditionnent la réapparition de ces vieilles questions pour *voir* en quoi elles pourraient être éclairantes par rapport à l'avenir du monde et de bien répondre à ce retour du spectre paternel pour *prévoir* les événements ; de plonger dans la littérature non pas pour fuir la réalité, mais pour anticiper ce que celle-ci peut apporter de tragique. Si la littérature, en l'occurrence, a un *sens*, c'est parce qu'elle seule permet de retrouver le *sens* et les *sens* de ce retour.

Trois modalités du retour du père peuvent être distinguées aujourd'hui. Leur caractère divergent et contradictoire illustre bien à quel point la figure du père est tiraillée et transi d'incertitude, cette incertitude étant aussi la nôtre. D'abord, le père revient comme patriarche et comme réponse au monde trop ouvert, trop laxiste, trop progressiste et, pour le dire vite, trop à gauche, dénoncé dans la multitude de fausses opinions qui nous enflamment. Il revient dans la résignation de plus en plus généralisée qui finit par devenir une conviction selon laquelle il faut renouer avec les valeurs qu'il incarne pour remettre les choses dans l'ordre. Le retour du père, en l'occurrence, c'est le retour du national. Ensuite, le père revient comme mauvais souvenir qui se matérialise dans les actes de ses fils au préjudice de nous tous. Ce que nous avons cru avoir déjà bien connu réapparaît dans son excès. Le drame privé devient la future scène du théâtre de guerre. Quelle idiotie nous fait croire que le retour aux valeurs des pères peut nous

sauver, si ce sont les mêmes pères qui avaient prédisposé leurs fils à détruire la loi paternelle ? Enfin, le père revient comme lieu vide. Non pas comme la figure du père, mais comme un père qui doit se confronter, à tel ou tel moment, avec son nom et ses représentations. Dénoncé, dans les années 1960 et 1970, comme patriarche dont il fallait nous libérer, le père d'aujourd'hui vit une crise de légitimité. Or le problème paternel d'aujourd'hui n'est plus celui de pouvoir mais celui de *puissance* sans laquelle il est impossible de « passer à l'acte » (STIEGLER 2003), c'est-à-dire *devenir* père et *agir* comme père.

Il faut voir cette impuissance à travers une « catastrophe intergénérationnelle » (STIEGLER 2012 : 46) dont il est nécessaire de mesurer les effets. STIEGLER écrit :

Dans les moments où l'enfant, qui *reconnaissait* cette autorité majeure et qui s'était construit en s'y *identifiant*, devient adulte, l'autorité parentale devient *insupportable* à ce devenir-adulte, qui ne peut ainsi devenir adulte, c'est-à-dire *majeur*, qu'en *apprenant à rompre* avec cette autorité parentale, c'est-à-dire à la *critiquer*. Elle devient alors aux yeux de l'adolescent un « argument d'autorité », c'est-à-dire une autorité *arbitraire* régnant sur lui précisément comme sur un être mineur qu'elle empêche de devenir majeur.

50

Posant que « la conflictualité intergénérationnelle est structurellement nécessaire au devenir adulte » (50), STIEGLER montre que les effets de cette « catastrophe intergénérationnelle » ne sont pas seulement psychiques mais aussi psychosociaux (2006 : 53 ; 2008 : 23) pour ne pas dire civilisationnels (2004). En s'appuyant sur le passage de la minorité à la majorité, dont KANT a fait le fondement même de l'autonomie qui impose à tout individu devenant adulte (majeur) de sortir de « l'incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui » (2006 : 11), STIEGLER continue :

Lorsque ce devenir adulte se passe bien et, en particulier depuis l'*Aufklärung*, lorsqu'il passe par cette *rupture nécessaire* qu'est le *passage de la minorité à la majorité*, le jeune adulte se place *sous l'autorité d'un savoir* qui *dépasse* et *sublime* le cadre familial conflictuel en l'introduisant *dans les savoirs* comme *champs de transindividuation rationnels*, forgés et tracés par des *controverses logiques* qui englobent la conflictualité intergénérationnelle familiale, tout en la *déplaçant vers un autre champ de relations intergénérationnelles*, celui dont tout savoir, quel qu'il soit, est toujours un cas *autorisé*, précisément en cela que, dans ce *passage* vers l'âge adulte, il constitue un tiers.

2012 : 50–51

Pour bien comprendre les enjeux de la crise de l'autorité parentale, il est nécessaire de rapporter cette crise au « discrédit frappant toutes les formes de savoirs (savoir-faire, savoir-vivre, savoir-théoriser) » (68), c'est-à-dire toutes les

institutions sociales (famille, école, université) qui participent à la *Bildung* de tout adolescent devenant adulte et qui l'encouragent à la conquête de la majorité. Ce discrédit, à l'en croire Stiegler, est induit par le choc technologique dont les effets néfastes sont exploités industriellement par le marketing. Observant « le rôle *destructif* que joue le marketing dans la relation intergénérationnelle » STIEGLER pose que « le marketing, qui est devenu *essentiellement générationnel* depuis les années 1960, a purement et simplement *liquidé* la formation de cette relation en se substituant à elle dans tout ce qui concerne la transmission des énoncés symboliques qui relient les générations » (52). Ainsi la « catastrophe intergénérationnelle » frappe-t-elle deux générations : celle de jeunes adultes (eux-mêmes enfants de la génération des baby boomers et de 1968) et celle des natifs numériques (enfants et adolescents d'aujourd'hui qui ont grandi dans un environnement numérique).

Certes, la crise de l'autorité parentale et paternelle ne date pas d'hier. Or le nouvel environnement technologique dans laquelle cette crise évolue mérite une attention tout à fait particulière de notre part et il nous impose de réexaminer la question du père à nouveaux frais. En prenant soin de la jeunesse et des générations, comme le veut STIEGLER (2008), il faut également prendre soin du père pour réinventer le symbolique et reconnaître une place nouvelle qui lui revienne. En fait, ce n'est pas la représentation rabâchée d'un patriarche absent (et si cette représentation est toujours de mise dans les pays hypercatholiques comme la Pologne, elle est hyperréelle dans le sens de Baudrillard. Ne renvoyant à rien d'autre qu'à de piètres copies d'elle-même, elle fait rire) qui est le pire ennemi du père d'aujourd'hui. C'est plutôt l'image du père infantilisé, impitoyablement exploitée par la machine du marketing qui (se) nourrit (de) la destruction du lien générationnel et que STIEGLER n'hésite pas à appeler « le psychopouvoir » (2008) en posant qu'il a remplacé le biopouvoir tel que le définissait Foucault *par rapport à l'époque précédente*, c'est-à-dire par rapport au monde d'avant les explosions consécutives de l'analogique et du numérique, qui ont profondément *frappé* les pères dans l'exercice de leurs paternités quotidiennes.

C'est dans ce sens que la question du père, qui est désormais une question thérapeutique et technologique générale, apparaît plus que jamais comme une question politique urgente. Qu'elle ne soit pas encore reconnu comme telle par les milieux progressistes, cela montre l'immensité du défi qui nous attend. En fait, la question du père doit repasser par une perlaboration du langage par lequel il serait possible de revendiquer la nécessité de l'instance paternelle sans pourtant replonger dans la logique du retour et du pouvoir. Le père que nous voulons n'est pas celui qui revient mais dont il faut prendre soin pour qu'il se réinvente depuis ce lieu vide qui est le sien et qu'il nous fasse réinventer le symbolique. Dire cela implique de changer de discours et de faire état des réflexes qui animent nos pensées sans nous permettre de bien cibler le vrai enjeu de la lutte. On ne mène plus celle-ci contre le père mais pour et *avec* lui. D'où il est impor-

tant d'interroger des histoires individuelles et de les comparer non pas pour en faire une synthèse, fournir l'image du père au début du 21^e siècle pour satisfaire à un trop vieux réflexe littéraire, mais pour voir de multiples manières dont des pères répondent au rôle du père, ce rôle étant désormais non seulement traversé par le genre et les aires culturelles et sociales à eux, mais aussi ridiculisé par la machinerie du marketing. Il s'agit de découvrir ces micro-histoires et essayer d'en dire les répercussions à l'échelle globale. Il n'en reste pas moins que ce que nous savons sur les pères nous re/vient depuis ses enfants. Reconnaître ceci est de tenir compte dans quelle mesure la présence du père est spectrale. Il faut pourtant interroger, à l'instar de Dominique VIART, ces « récits de filiation » (2009) singulières de manière plus profonde pour insister, en emboîtant le pas de Lori SAINT-MARTIN qui l'a fait dans le contexte de la littérature québécoise contemporaine (2010), sur la dissonance entre le nom du père et tout un éventail de pères qui sont censés l'incarner. Que le fils écrive sur son père trop absent ou trop présent, cela ne date pas d'hier. Mais est-ce toujours une enfance ratée qui est le prix à payer pour devenir écrivain ? Et qu'en est-il des écrivaines et de leurs pères qu'elles mettent dans leurs écrits ? Les revoient-elles de la même manière que les fils ? Écrivent-elles toujours « dans la maison du père » (SMART, 1988) ? La maison a-t-elle changé ? Enfin, y a-t-il des pères qui ont la parole ? Qui parlent à, de et pour leurs enfants ?

C'est dans le sillage de ces questions assez générales que m'est re/venue l'idée d'interroger ce qu'il en est du père et de mettre en miroir des pères concrets et différentes formes de paternité s'exerçant au nom du père, contre lui ou au-delà de lui. Si cette mise en miroir, on le devine, doit repasser par « les grandes machines lacaniennes »³, ce n'est pas seulement pour réexaminer la pregnance de la métaphore paternelle et des noms-du-père par rapport à la situation d'aujourd'hui, mais aussi pour se procurer une position d'où observer de différentes modes de formation du sujet père. Les articles réunis dans ce numéro le font chacun à sa manière en passant non seulement par la littérature, mais aussi par la philosophie, la psychanalyse, le film, la photographie et la culture populaire, ce qui implique des pratiques interprétatives diverses. Malgré cette richesse thématique et méthodologique, on a pu cependant regrouper les textes en quatre parties cohérentes qui, lues ensemble, tracent une certaine topographie du paternel tel qu'il apparaît dans notre modernité.

La première partie, « De la pregnance de l'instance paternelle et au-delà », plus théorique que les deux autres, s'ouvre avec l'article d'Agata BIELIK-ROBSON dans lequel elle montre que le judaïsme, malgré l'opinion courante, n'est pas uniquement « la religion du père », même s'il comporte de nombreux aspects « anti-

³ Je reprends ici, en la modifiant selon le besoin du moment, l'expression de Derrida qui évoquait, en 2001, « les grandes machines freudiennes » pour dire qu'elles « ne sont à [s]es yeux des armes provisoires » (DERRIDA, ROUDINESCO 2001 : 280).

maternels ». L'enjeu du judaïsme est plutôt de faire « une tentative audacieuse de redéfinir le fonctionnement de notre psyché de manière à ce que celui-ci oublie l'histoire familiale autour du père et de la mère et finit par s'en libérer ». La libération, qui n'implique pourtant pas de secouer le joug paternel mais plutôt de s'en servir, semble également au cœur de la réflexion d'Anna MALINOWSKA, bien que celle-là est menée dans un registre et un domaine foncièrement différents. Analysant la présence (spectrale) du père, qui prédétermine la relation entre l'héroïne et le héros dans le roman sentimental [*romance novel*], Malinowska met en avant que la récréation des modèles paternels et patriarcaux débouche sur un nouvel espace où les femmes peuvent dépasser la loi du genre et vaincre la sujétion à travers des scénarios nouveaux. Il s'agirait, donc, moins de défier le rôle central du père, que de défier le père lui-même. Une telle perspective semble correspondre à celle d'Anna KISIEL qui, analysant l'exposition de Bracha Ettinger, installée dans la maison de Freud à Londres, où il a vécu avec sa fille Anne, cherche à circonscrire une place pour la mère dans l'art et la théorie ettingériens. Loin d'être contre la loi du père, il s'agit plutôt, chez Ettinger, de désobéir constamment aux règles de cette loi.

Or le père, fût-il mort, est toujours là. Toujours à rejouer. Ainsi, dans l'article de Michał KISIEL, nous voyons Henry, protagoniste de *Cendres* de Beckett, mettre en scène son père. Si persistante et excessive que soit sa manière de jouer son père, elle le dépossède de toute autorité à lui, dont l'instance est bien paternelle. La présence du père, comme le constate Kisiel dans la veine de l'enseignement lacanien, n'est là que par hasard. Vide, elle ne s'inscrit aucunement dans le contexte social. Deux autres articles qui complètent cette partie portent sur la relation entre le spectre du père et le nazisme. En s'inspirant des travaux de Klaus Theweleit, Magdalena ŁACHACZ étudie la manière dont la figure du père, autoritaire et disparu, affecte l'imaginaire nazi du fils à l'exemple des *Bienveillantes* de Jonathan Littell. Maximilien Aue n'est après tout qu'un « enfant terrible délaissé » tandis que son père, absent, apparaît « comme le signe cadavérique de l'abîme ». Pierre VIALLE propose, pour sa part, une analyse de la peinture *Daddy #3* de l'artiste italienne Giulia Andreani, représentant Heinrich Himmler en compagnie de sa fille Gudrun qui n'a jamais cessé d'adorer son père. Cette image frappante permet à l'artiste de mettre en lumière le problème de l'hérédité et de la filiation et, du coup, évoquer son propre père dont elle collectionne les portraits.

La deuxième partie, « Retours du père, histoires de pères », présente différentes manières dont des pères concrets, qu'ils soient réels ou fictifs, mis en fiction par leurs enfants ou hantant la production autobiographique de ceux-ci, se positionnent par rapport au nom du père. On y retrouve, donc, des pères qui semblent incarner l'image d'Épinal de la figure du père traversant notre modernité, c'est-à-dire celle d'un patriarche absent. En effet, si puissant qu'il soit dans l'ordre symbolique, le père est rarement représenté comme protagoniste, sinon

qu'il est un personnage faible. Son pouvoir symbolique est son impotence réelle. C'est bien le cas des pères québécois chez Michel Tremblay (Renata JAKUBCZUK), des pères espagnols chez Carlos Arniches (Maria FALSKA) et des pères italiens chez Natalia Ginzburg et Lara Cardella (Anna NATKAŃSKA). Or, si ce père absent est toujours de mise, il est également en passe de céder sa place à un père qui se cherche. Ainsi, dans le roman africain postcolonial, en l'occurrence chez Boubacar Boris Diop (Serigne SEYE), on peut observer la quête d'un père spirituel qui devient un substitut du père biologique, celui-ci étant responsable d'«une pratique familiale caduque» (Pierre Suzanne EYENGA ONANA analysant un roman de Pabé Mongo). En revanche, dans la littérature latino-américaine contemporaine (Cecilia López BADANO, Monserrat Acuña MURILLO), la figure d'un père macho, tel despote patriarcal impliqué dans le trafic de drogue, est désormais accompagnée, avec *Alumbramiento* d'Andrés Neuman, par celle d'un autre père qu'il faut mettre en relation avec ce qu'on appelle «masculinité nouvelle». Et pourtant, se reconnaître comme père revient à l'être au quotidien. Le cas d'Éric Chevillard, l'un des rares pères écrivains qui parlent de leur paternité, en est un exemple incontournable. Faisant acte de «vie d'un écrivain au foyer aux prises avec le travail de création et les tâches paternelles» (Anna MAZIARCZYK), non seulement il dévoile les conditions matérielles du travail d'écrivain, mais aussi il témoigne de ce que j'appellerais «le devenir paternel».

Que l'ordre patriarcal soit une épreuve pour les fils, cela est particulièrement visible dans la manière dont la paternité s'exerce à l'égard de l'homosexualité⁴. La troisième partie, la plus courte car elle ne se compose que des trois articles, est consacrée aux «pères et fils homosexuels». Confronté à l'homosexualité de ses fils, le patriarche absent, qui n'agit pas de lui-même, fait agir et réagir. Ainsi, chez Pasolini (Sylwia FRACH), la révolte contre le père va de pair avec la découverte de son homosexualité. En l'occurrence, la figure paternelle, objet des imprécations de la part du cinéaste, n'a rien à voir avec le père réel. La haine du fils est plutôt portée vers l'idéologie que le père est censé se porter garant. Si la figure paternelle, devient aussi l'objet d'une haine excessive chez Hervé Guibert, tel n'est pas le cas d'Yves Navarre qui, «impuissant devant le père, [...] préfèr[e] l'écart au lieu de la révolte» (Anca PORUMB). Et pourtant, comme le montre Barbara KORNACKA dans son analyse d'un roman de l'écrivaine italienne Melania Gaia Mazzucco, l'ordre patriarcal est aussi une épreuve pour les pères homosexuels dans leur exercice d'une paternité exclue par la loi du père.

Si la relation père-fils a toujours été un lieu de tension (enfance ratée, et ressassée d'une manière ou d'une autre, comme une des voies possibles pour devenir homme-écrivain), celle entre le père et la fille a été tue aussi longtemps

⁴ Certes, l'homosexualité féminine peut être touchée par cet ordre au même degré. Mais il faudrait, pour voir juste et pour mieux dénoncer le patriarche, des témoignages et des preuves, enfin des écrivaines lesbiennes qui l'avouent. Ces dernières ne sont malheureusement pas parmi celles à qui les articles réunis ici sont consacrés.

que la littérature apparaissait, à des femmes aussi, fussent-elles Simone de Beauvoir, comme « une activité qui est exercée par des hommes, pour des hommes, en vue de leur dévoiler le monde, ce dévoilement étant une action » (cité par LAMY 1984 : 17). Or, comme en témoignent les articles réunis dans la quatrième partie, « Pères et filles. Retrouvailles difficiles », la relation père–fille est devenue un sujet de prédilection pour des écrivaines contemporaines dont les voix, entre temps, sont devenues mieux audibles. Cette partie s'ouvre avec l'article de Katarzyna KOTOWSKA qui montre que la (re)construction du père chez Annie Ernaux et Assia Djebar suit une même voie. Chez l'une et l'autre, en effet, l'hommage rendu au père est accompagné d'une volonté de se libérer de lui. Cet hommage, dans le cas d'Ernaux, est aussi visible dans l'analyse de Jolanta RACHWALSKA VON REICHWALD qui met en avant que le père de l'écrivaine « prend la stature du parrain de son écriture ». Tantôt réel, tantôt fantasmé, la relation au père est également « une expérience essentielle dans la formation identitaire et spirituelle de la fille » chez Simone de Beauvoir, tandis que chez Colette elle devient « fusionnelle » (Anna LEDWINA). Si absent qu'il soit dans l'enfance de sa fille, le père peut s'avérer aussi le transmetteur de la mémoire familiale transgénérationnelle et celui qui permet à la fille de retrouver une composante hindoue de son identité, comme dans un roman de Chitra Banerjee Divakaruni (Laurence GOUAUX-RABASA). Enfin, comme dans l'un des derniers romans d'Amélie Nothomb (Valerie HASTINGS), le père reste entièrement à réinventer dans le cadre d'un roman familial tel qu'il se présente dans l'univers fictif de sa fille écrivaine. Or cette réinvention passe non seulement par le vécu, mais elle puise également dans des fictions lues et des fantasmes d'enfant.

Si diverses que soient, les études réunies dans ce volume sont loin d'épuiser la question de paternité telle qu'elle s'exerce aujourd'hui face au nom du père, contre ou au-delà de lui. Elles montrent cependant que le paternel est à rechercher en dehors de la logique du retour. Que l'on veuille ou non, dans cette logique, purement réactive, le retour du père ne peut être que celui d'un patriarcat qui n'a rien appris. D'autre part, accepter que le père soit devenu un lieu vide est une stase dont il nous faudrait sortir. L'enjeu consisterait donc à reconnaître le père selon des modalités différentes qui permettent de penser l'autorité paternelle autrement que par rapport au pouvoir patriarcal.

Comme la revue *Romanica Silesiana* est ouverte aux chercheuses et chercheurs qui travaillent dans le domaine de la traductologie et des *translation studies*, deux articles clôturant ce volume portent sur la traduction. Barbarba BRZEZICKA montre à quel point la stratégie d'« abizarrement », que l'on peut observer chez les premiers traducteurs polonais de Derrida, qui ont traduit ses textes canoniques, a contribué à la création d'un jargon dit « poststructuraliste ». Par conséquent et jusqu'à aujourd'hui, Derrida passe pour un philosophe obscur et même illisible, quoique ses textes suivent une logique interne qui est à re-

trouver dans des polysémies, jeux et familles de mots. En se penchant sur la traduction polonaise d'*Art poétique* de Verlaine, Ewa ŁUKASZYK analyse le processus d'acquisition du symbolisme comme un nouveau paradigme de la création poétique. Se référant au concept d'*embeddedness* de Karl Polanyi, qui lui permet de remarquer une analogie entre l'économie et la littérature, elle met en avant que la production littéraire est conditionnée par des facteurs non-littéraires. Ainsi, la traduction de Miriam devient un manifeste *embedded* dans le contexte traditionnel local et bien différent du texte original pour ce qui est de son registre.

Enfin, dans la section comptes rendus, on retrouve deux présentations d'ouvrages sur les littératures et cultures francophones, faites par Alessia VIGNOLI et Sara DEL ROSSI.

Bibliographie

- DERRIDA, Jacques, 1993 : *Spectres de Marx*. Paris : Galilée.
- DERRIDA, Jacques et Élisabeth ROUDINESCO, 2001 : *De quoi demain... Dialogue*. Paris : Flammarion.
- KANT, Immanuel, 2006 : *Qu'est-ce les Lumières*. Trad. Stéphane PIOBETTA, revue par Cyril MORANA. Paris : Mille et une nuits.
- LAMY, Suzanne, 1984 : *Quand je lis, je m'invente*. Montréal : L'Hexagone.
- NANCY, Jean-Luc, 2016 : *Que faire ?*. Paris : Galilée.
- NIETZSCHE, Frédéric, 1971 : *Par-delà le bien et le mal*. In : IDEM : *Œuvres complètes*. T. 7. Trad. par Jean GRATIEN, Cornélius HEIM, Isabelle HILDEBRAND. Paris : Gallimard.
- RONELL, Avital, 2013 : *Loser Sons. Politics and Authority*. Urbana, Chicago, and Springfield: University of Illinois Press.
- SAINT-MARTIN, Lori, 2010 : *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- SMART, Patricia, 1988 : *Écrire dans la maison du père*. Montréal : Québec/Amérique.
- STIEGLER, Bernard, 2003 : *Passer à l'acte*. Paris : Galilée.
- STIEGLER, Bernard, 2006 : *Mécréance et discrédit 2. Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés*. Paris : Galilée.
- STIEGLER, Bernard, 2008 : *Prendre soin. De la jeunesse et des générations*. Paris : Flammarion.
- STIEGLER, Bernard, 2012 : *États de choc. Bêtise et savoir au XXI^e siècle*. Paris : Mille et une nuits.
- STIEGLER, Bernard, 2013 (2004 et 2005) : *De la misère symbolique*. Paris : Flammarion.
- VIART, Dominique, 2009 : « Le silence des pères au principe du 'récit de filiation' ». *Études françaises*, Vol. 45, n° 3, 95–112.